



Première
ANNEE



VOLUME
II



NUMERO

27



25
Aout
1898

LA FAMILLE CHRETIENNE.

REVUE HEBDOMADAIRE
DE LECTURES CHRETIENNES,
PUBLIEE
avec l'autorisation
de Monseigneur l'Archevêque d'Ottawa,

PAR L'IMPRIMERIE
JEANNE d'ARC à Masson,
Comté Labelle, Qué.

PRIX: \$1.00 par année.



En vente à l'imprimerie JEANNE d'ARC,
MASSON, COMTÉ LABELLE, P. Q.

Compositions musicales de Mr l'abbé
Auguste Thibault.

EXTRAIT DU CATALOGUE.

Musique religieuse.

MONTRÉAL 2 OCTOBRE 1897.

MONSIEUR L'ABBÉ,

Je suis heureux de vous dire combien les cantiques de l'abbé Aug. Thibault sont beaux et empreints du cachet d'une grande piété. La mélodie en est harmonieuse et chantante, et l'accompagnement, sans être difficile, ne manque pas de richesse et de goût. C'est donc faire une œuvre excellente que de répandre ces cantiques, et c'est aider singulièrement la piété dans les âmes que de les faire chanter dans nos paroisses et nos pensionnats.

Votre respectueux serviteur en N.-S.,

H. L., Prêtre.

T'AIMER, C'EST LE CIEL! Duo à l'Eucharistie,40
DIVINE HOSTIE! Duo concertant à l'Eucharistie,40
JÉSUS EST PLUS DOUX ENCOR! Duo à l'Eucharistie,50
L'HOSTIE DE PAQUES! Solo et chœur à 3 voix,50
ACCLAMATIONS À MARIE, à 3 voix égales,40
GLOIRE À JOSEPH! à 3 voix égales,40
LE LIS DE St JOSEPH, Duetto,40

3 de ces morceaux, au choix, \$ 1.00

Les 7 morceaux ensemble, \$ 2.00

Musique récréative.

Pour Jeunes Gens

LE FLAGEOLET MAGIQUE. Folichonnerie enfantine,65
LE PETIT POUCKET. Opérette en 2 actes,75



PLACE A DIEU!

La Famille Chretienne.

VOL. II. No. 27. — 25 AOUT, 1898.

SOMMAIRE:

Evangile du treizieme Dimanche après la Pentecote. — Calendrier. — Le don de Science. — L'éducation (fin.) — Supériorité des races latines. — Bourse des saints Anges. — Autre prime. — Vie de sainte Marguerite (fin.)

Evangile du XIII^e Dimanche après la Pentecote.

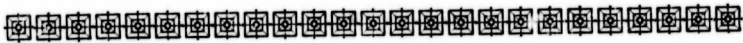
✠ *Suite du saint Evangile selon saint Luc. — Ch. 17.*

En ce temps-là, Jésus traversait la Samarie et la Galilée pour se rendre à Jérusalem. Comme il entrait dans un village, il rencontra dix lépreux qui s'arrêtèrent loin de lui, et s'écrièrent : Jésus notre maître, ayez pitié de nous. Dès qu'il les aperçut, il leur dit : Allez, montrez-vous aux prêtres. Et pendant qu'ils y allaient, ils se trouvèrent guéris. L'un d'eux, aussitôt qu'il se vit guéri, retourna sur ses pas en glorifiant Dieu à haute voix, et, se prosternant le visage contre terre, aux pieds de Jésus, il lui rendit grâces. Or c'était un Samaritain. Jésus dit alors : Les dix n'ont-ils pas tous été guéris ? où sont donc les neuf autres ? Il n'y a que cet étranger qui soit revenu pour rendre gloire à Dieu. Et s'adressant au Samaritain : Levez-vous, lui dit-il ; allez, votre foi vous a sauvé.

Pourquoi Jésus-Christ envoya-t-il ces lépreux aux prêtres ?

D'abord, ce fut pour rendre à la dignité sacerdotale et à la loi de Moïse l'honneur qui leur était dû. En effet, il était ordonné (Lévit. 14.) aux

lèpreux d'aller se montrer aux prêtres pour être déclarés par eux *purs* ou *impurs* ; 2^o ce fut pour éprouver la foi, la confiance et l'obéissance de ces lèpreux. Jésus-Christ ne voulait pas les guérir uniquement sur leur demande ; leur guérison devait aussi leur coûter quelque chose, et ils devaient la mériter par leur propre coopération, par leur foi à sa parole, par leur confiance en sa puissance, par leur obéissance à ses ordres. En effet, tandis qu'ils allaient se montrer aux prêtres, ils furent purifiés : ce fut là la récompense de leur foi et de leur confiance. C'est ainsi que Dieu agit aussi avec les pécheurs. Il est sans doute très-disposé à les purifier de la lèpre de leurs péchés ; mais ils doivent implorer de lui avec ferveur leur guérison, se présenter ensuite aux prêtres, lui découvrir, par une confession sincère, l'état périlleux de leur âme, et employer avec docilité les moyens de guérison que Dieu leur indiquera par l'organe de son ministre. C'est la seule manière de recouvrer parfaitement la santé de l'âme.



CALENDRIER

Aout.

28 DIM.	XII ap. Pent. Fête du Cœur très-pur de la B.V.M.
59 Lun.	Décollation de ST JEAN B.
30 Mar.	STE ROSE DE LIMA, Vierge.
31 Mer.	ST RAYMOND NONAT, Conf.

Septembre.

1 Jeu.	ST AUGUSTIN, Evêque et Docteur.
2 Ven.	ST ETIENNE, roi.
3 Sam.	
4 DIM.	XIV ap. Pent.



Le don de Science.

(14^{ème} article sur le St Esprit.)



E don de science n'a pas seulement pour effet d'éclairer l'intelligence, de lui faire discerner le vrai du faux, le bien du mal. Il fait plus que cela : il agit efficacement sur la volonté pour lui faire fuir le mal et l'erreur et chercher avec zèle le vrai et le bien.

Supposez un voyageur qui dans l'obscurité de la nuit heurte du pied une grosse bourse. Il la ramasse avec joie, pensant avoir trouvé un trésor. Mais aussitôt qu'il peut l'examiner à la lumière,

il la trouve pleine de métal sans valeur et de reptiles vénimeux, et la jette loin de lui avec indignation.

Il en est de même du chrétien qui a le **don de science**. La lecture des journaux mondains et sensationnels lui répugne, car il n'y voit pour son esprit qu'une nourriture creuse, nauséabonde et souvent empoisonnée. Aussi il les éloigne de sa maison et en détourne ses frères. Au contraire un livre pieux, une revue chrétienne l'attirent et captivent son attention. Il veut alors faire profiter ses frères de son bonheur et s'emploie à répandre les bonnes lectures.

Ceci est du reste, cher lecteur, un excellent thermomètre pour connaître l'état de vos rapports avec le St Esprit : vous plaisez-vous dans la lectures des nouvelles, des romans, des faits divers, etc tandis que vous bâillez sur un bon livre qui vous parle de Dieu et de vos devoirs ? *Soyez certain alors que vous n'avez pas le don de science et qu'il faut vous hâter de purifier votre conscience pour l'acquérir.*

Il en est, de même des honneurs, des richesses et des plaisirs du monde. Si vous avez le don de science, non seulement vous les mépriserez, mais vous les fuirez et chercherez à en détourner ceux sur qui vous avez quelque influence.

Tout chrétien qui se maintient en **état de grace** a ce don de science à un degré plus ou moins élevé. Mais Dieu donne à certaines âmes ce que St Paul appelle le **discours de la science**. C'est la faculté supérieure de communiquer aux autres, par la parole ou par la plume, les secrets de cette science divine. C'est ce don particulier qui fait les grands prédicateurs, les théologiens et les docteurs de l'Eglise.

J. M. Servulus, prêtre.



DE L'ÉDUCATION.

Par le Rév. Père Alexis, Capucin.

(suite et fin)

THOMAS — Vous avez raison, mon Père. Il est certain qu'une fille engagée est mieux payée, mieux nourrie et généralement mieux traitée que nos maîtresses. La seule compensation qu'aient ces dernières consiste dans la facilité avec laquelle elles trouvent un mari. Nos jeunes habitants sont très friands de maîtresses d'écoles. Leurs mains blanches, leur tournure de de-

moiselles, le piano dont elles jouent, la coquetterie qu'elles rapportent du couvent en font des **blondes** incomparables, et leurs valent des légions de cavaliers.

LE PRÊTRE — Comment? Vous prétendez qu'elles apprennent la coquetterie au couvent? Fi donc!

THOMAS — Certainement. Je me fais fort de...

LE PRÊTRE — Allons, allons! Parlons d'autre chose, et arrivons à l'âge de la première communion.

On peut dire que d'une bonne ou mauvaise première communion dépend en général la vie d'un homme. Les parents ne sauraient donc trop veiller à la préparation de ce grand acte. Nous autres, Français, nous n'insistons pas assez sur la formation du caractère et de la raison de nos enfants. Nous cultivons leur mémoire, leur sensibilité, leur intelligence ou plutôt leur intellectualité, mais nous n'en faisons pas des hommes pensant et agissant par eux-mêmes. C'est assez dire que la volonté et l'action chez nous sont négligées. Les Anglais, sur ce point, nous sont très supérieurs. Moins instruits que nous, ils sont plus réfléchis; ils ne cherchent l'appui de personne, ni de leurs parents, ni du gouvernement; ils ont de l'initiative, ils se font eux-mêmes. Ils se font même une religion qu'ils observent. Il est vrai que l'observance en est facile et ne contrarie guère les passions. Chez nous, au contraire, en pleine lumière, nos adolescents les plus pieux, élevés dans des familles chrétiennes, dans des collèges ecclésiastiques, habitués à la communion fréquente, à peine sont-ils jetés dans le monde qu'ils nous échappent, perdent les mœurs et trop souvent la foi. Pourquoi cela? sinon parce qu'ils n'ont jamais eu qu'une religion d'habitude, de sentiment; parce que la raison et la réflexion n'étaient pour rien dans leur foi; parce que, pour tout dire en un mot, un avocat, un médecin français sont plus ignorants en matière de religion qu'un maçon venu d'Irlande.

Nous traitons nos jeunes gens comme s'ils devaient rester toujours des enfants; quoi d'étonnant que les hommes nous échappent?

THOMAS — Voici une observation que je suis heureux de vous entendre faire. Depuis longtemps je remarquais, sans en savoir la cause, l'infériorité de nos jeunes gens par rapport aux Anglais. Il est incontestable qu'un Anglais de quinze ans est plus réfléchi qu'un Français de vingt. J'ignore s'il est plus vertueux, mais il est certainement moins fou. Il peut se conduire seul, s'établir aux colonies, à l'étranger, au loin, sans que ses parents s'en inquiètent. La raison de cette différence je la vois maintenant. L'Anglais n'ayant jamais été en cage, n'est point tenté de s'émanciper; n'ayant jamais compté sur la protection et la fortune de ses parents, il s'est préparé seul au combat de la vie.

Nous sommes latins, césariens, façonnés au joug dès la naissance, emmaillottés. Notre éducation familiale, religieuse, classique se ressentent de cette discipline exagérée. Le Saxon, lui, est essentiellement un homme libre, c'est-à-dire, vraiment homme ; voilà pourquoi il monte tandis que nous baissons. La liberté lui est familière ; elle nous est tellement étrangère que lorsqu'elle nous est accordée nous en abusons. Nous ne sortons de la tyrannie que pour tyranniser les autres.

LE PRÊTRE — Prenons garde, toutefois, de rien exagérer. Cette supériorité de l'Anglais sur le Français est plutôt matérielle que morale et ne compense point ce qui lui manque au point de vue surnaturel. Ses qualités, passez-moi le mot, sont pour l'usage externe.

S'il a de l'honorabilité, nous avons de l'honneur.

S'il a de la réflexion, nous avons de l'intelligence.

S'il a du sens pratique, nous avons le sens délicat.

S'il a de la sagesse, nous avons de la vertu.

S'il a de la religiosité, nous avons de la religion.

S'il a de la générosité, nous avons de la charité.

S'il vole, il garde ; nous, nous rendons.

En un mot s'il a des qualités naturelles qui lui font gagner la terre ; nous avons les qualités surnaturelles qui nous méritent le ciel.

Mais revenons à nos affaires.

Il est clair qu'à mesure que l'enfant grandit les rapports entre ses parents et lui doivent se modifier. Lorsque l'on traite avec des adolescents, deux écueils également dangereux sont à éviter : la faiblesse et le ton autoritaire ; par ce dernier mot j'entends le commandement trop absolu.

Il n'y a que les soldats et les religieux à qui l'obéissance passive s'impose. Encore les derniers ont-ils besoin d'une vertu peu commune, et les premiers, de la crainte du conseil de guerre. Les fils, après tout, ne sont ni des religieux ni des esclaves.

Mais, autant les parents doivent être modérés dans l'exercice du commandement, autant doivent-ils éviter une faiblesse qui les amènerait à tout tolérer dans leur maison. Qu'ils ne l'oublient point ; tant que leurs enfants restent sous leur garde, ils doivent à Dieu compte de leur conduite. Que d'infortunés jeunes gens ont mal fini faute d'avoir été guidés, victimes d'une lâche condescendance.

THOMAS — Parlez-nous donc des chantiers. Les Canadiens vous le savez, ont l'amour des aventures ; c'est une race errante et mouvante. A peine est-il sorti de l'enfance, le jeune habitant pense à partir pour les chantiers. Il ne tarde point à s'y perdre.

LE PRETRE — Je redoute peu les chantiers proprement dits, malgré la société mêlée qu'on y trouve. On y travaille beaucoup, on y dit souvent le soir, le chapelet et la prière, on y reçoit chaque hiver, la visite du missionnaire ; enfin la boisson y est strictement interdite.

Malheureusement le danger commence au printemps, à la sortie du bois. La première rencontre que l'on fait est celle du colporteur juif au nez et aux doigts crochus qui vous guette. Il fait entendre au voyageur novice qu'on ne saurait être un bon cavalier sans avoir une montre au gousset et sans offrir au moins un jonc à sa blonde. Notre jeune homme ne résiste guère à cette première tentation, et change ses bonnes piastres pour l'or faux des bijoux.

C'est dans cet équipage qu'il descend à Ottawa.

A peine débarqué dans la capitale il tombe entre les mains d'un runner qui se charge de lui trouver ce qu'il lui faut hôtel, tailleur, bottier, barbier. Tout le monde s'empresse autour de lui, et bientôt notre petit habitant vêtu de beaux habits, plastron bombé, gilet en cœur, chapeau mou, souliers vernis, rasé, peigné, parfumé, ne se reconnaît plus et s'arrête aux vitrines pour se contempler.

Il faut bien alors célébrer sa métamorphose par de copieuses libations auxquelles prennent part les joyeux compagnons qui l'entourent. Dès lors il n'est plus d'excès auxquels il ne s'abandonne ; si bien qu'au bout de quelques semaines son salaire de l'hiver, cent cinquante piastres, est dissipé.

Alors, mais trop tard, il pleure son équipée ; honteux et les mains vides il n'ose rentrer au logis ou l'attend sa pauvre mère. Il passe donc à l'hôtel le reste de l'été s'endettant pour la saison prochaine.

Tel est le commencement d'une longue série de désordres.

En général, cependant, le voyageur revient à la maison, avec quelque argent, dont il donne une part à son père, se réservant de gaspiller le reste.

Pendant tout l'été il reste oisif, dédaignant d'aider ses parents dans les travaux de la récolte, errant dans la paroisse, flânant aux portes des auberges, buvant plus que de raison, nouant des relations dangereuses.

Une vie semblable ne peut qu'être fatale au pauvre enfant. Il perd vite le respect des parents et tient peu compte de leurs remontrances. Il rentre tard le soir, et souvent en boisson ; il fait du tapage, il blasphème. La mère pleure, et le père qui sent la colère monter, s'en va, jusqu'à ce que, un jour, la mesure étant comble, il éclate. C'en est fait, après plusieurs scènes scandaleuses, l'enfant prodigue, chassé du logis paternel, s'éloigne et gagne la frontière voisine, pour ne plus jamais revenir.

Que j'en connais de ces tristes histoires.

Parfois, après de longues années écoulées, voilà qu'arrive à la maison, sous un pli jauni et flétri par un long voyage, une lettre comme celle-ci : " Madame, nous avons le chagrin de vous apprendre que votre fils... s'est noyé, à la drave dans les rapides du Colorado. On a trouvé dans sa poche la somme de dix dollars que nous vous envoyons. "

Alors la pauvre mère désolée s'en vient, toute en pleurs, raconter à Mr le Curé sa peine, et faire dire des messes et des neuvaines pour l'âme de son fils. C'est bien, mais, hélas ! c'eut été mieux de l'avoir bien élevé dans sa jeunesse.

Dans les villes, les dangers que courent les jeunes gens, pour être d'un autre ordre n'en sont pas moins redoutables.

Le jeune Canadien, parlant anglais et français, trouve aisément un emploi. Il n'est pas rare d'en voir gagner, à quinze ans, trois ou quatre piastres par semaine. Des parents vigilants s'empareraient de cet argent, soit pour les besoins de la famille, soit pour le déposer à la caisse d'épargne. Au lieu de cela, que font la plupart ? Ils le laissent entre les mains de l'enfant, comme pour l'induire en tentation. Comment s'étonner, ensuite, que notre jeunesse se débauche ?

Hélas ! l'abîme appelle l'abîme, et les passions sont insatiables. Bientôt cet argent ne suffit plus au besoin que l'enfant s'est créés : le malheureux se met alors à voler, dérobant chaque jour quelque argent à son patron, au grand dommage de celui-ci dont les affaires s'embrouillent, au détriment de sa propre âme qui s'endurcit, et même de son corps, lequel ne tarde pas à prendre dans des désordres prématurés les germes de la consommation.

THOMAS — Voilà pour les garçons. Que direz-vous des filles ?

LE PRÊTRE — Une fille mal élevée ne vaut pas mieux que son frère.

Lorsqu'elle est grandette et qu'elle commence à se rendre utile, elle prend des airs importants qui seraient comiques s'ils n'étaient profondément déplorables. Dès lors, c'en est fait de l'autorité, et la mère n'a plus qu'à marcher droit. Si elle commande, on fait semblant de ne point entendre ; si elle insiste on lui répond sèchement. On la *revire*, pour employer le terme technique ; on lui fait entendre qu'on est plus une enfant et qu'on peut se conduire seule.

D'ailleurs, les mères, presque toujours, sont les grandes responsables de ces abus. Lorsqu'elles ont une fille à marier, il semble qu'elles perdent le bon sens et la claire notion du bien et du mal. Sous prétexte de conduire leur enfant dans le monde et de lui trouver un parti, elles persuadent à leur mari que tout est licite, danses, soirées, promenades, et le reste. Cette femme, autrefois pieuse et timorée, devient mondaine et relâchée ; telle au-

tre, vigilante et inquiète, devient confiante à l'extrême à l'égard de sa fille, l'insensée qui a oublié les écarts de sa propre jeunesse et les péchés pour lesquels elle a, depuis, versé tant de larmes.

THOMAS — Mais, mon Père, j'ai des filles: et je vous assure qu'elles sont modestes et sages.

LE PRÊTRE — Toutes les filles sont modestes et sages, jusqu'à leur première faute. Ignorez-vous que nous sommes tous nés avec une chair de péché, et que la vraie différence entre les bons et les méchants consiste dans la défiance de nous-mêmes et dans la fuite des occasions? — « Veillez et priez, disait le divin Maître, car si l'esprit est prompt la chair est faible. — Quiconque aime le danger y périra. »

Or comment voulez-vous qu'une jeune fille naïve et inexpérimentée puisse se tenir en garde contre des surprises et des entraînements, dangereux à tout âge, surtout si son cœur est déjà pris et si elle a des promesses de mariage?

Je tiens pour assuré que, l'occasion donnée, si la surveillance maternelle fait défaut, neuf sur dix finiront par tomber; et je ne crains pas de dire que la plus coupable, dans une telle chute, n'est pas l'enfant qui se laisse surprendre, mais la mère qui n'a su ni prévoir, ni veiller, ni trancher le mal dans sa racine. La conduite de certaines de ces mères est vraiment inqualifiable. On dirait qu'elles veulent se défaire de leur fille à tout prix et qu'elles tiennent marché ouvert.

Aussi se gardent-elles bien de gêner les jeunes gens dans leurs visites et leurs fréquentations; on dirait qu'elles cherchent plutôt à les compromettre, et qu'elles ne regretteraient qu'à demi une faute commise, si le mariage en pouvait résulter.

Pourtant quelle effroyable responsabilité elles assument par ce manque de surveillance.

THOMAS — Mais, mon Père, nous ne laissons jamais nos filles sans surveillance. Une lumière allumée dans le salon nous garantit que tout se passe correctement.

LE PRÊTRE — Une lumière dans le salon? Vraiment c'est un symbole. Une flamme qui vacille au vent, voilà bien la vertu d'une fille sous le souffle des passions.

THOMAS — Et puis quand nos filles sortent elles sont toujours accompagnées.

LE PRÊTRE — Par qui?

THOMAS — Par une amie, par leur sœur ou par leur frère..

LE PRÊTRE — Je comprends. C'est sans doute en souvenir de la parole du Sauveur: « Si un aveugle conduit un autre aveugle, tous deux tomberont

dans la fosse " que vous leur donnez de tels conducteurs. Pauvres guides en effet qu'un jeune homme et une jeune fille incapables de se guider eux-mêmes. Dans le monde on ne les appelle point des guides, mais des complices.

Arrêtons-nous. C'est assez pour aujourd'hui. D'ailleurs j'ai l'intention de vous entretenir tout au long de l'éducation des jeunes filles. J'en ai assez dit pour vous montrer l'importance et la difficulté d'une exacte vigilance.

Ah! que d'infortunés parents auront un lourd compte à rendre, un jour, de leur administration.

Je m'imagine, parfois, voir monter devant le Juge suprême des pères et mères de famille. Parce qu'ils ont observé assez exactement la loi, ils s'avancent l'air assuré; mais voilà que, soudain le sol s'entrouvre, et que du fond de l'enfer des petits démons apparaissent: " Seigneur, Seigneur, disent-ils, si nous sommes damnés c'est à la négligence de nos parents que nous devons notre malheur. Vengez-nous. — Emmenez-les avec vous, dira Jésus-Christ.

D'autres parents, au contraire comparaitront devant Dieu le front bas, dans la conscience de leur misère. Tout-à-coup, de la voûte étoilée, des petits chérubins descendus s'écrieront: " Seigneur, Seigneur, si maintenant nous sommes heureux près de vous, c'est à la vigilance de nos parents que nous le devons. — Eh bien! dira Jésus, emmenez-les avec vous en Paradis. "

FRÈRE ALEXIS, CAP.

(fin)

SUPERIORITE DES RACES LATINES.

Il paraît que l'amiral Sampson est d'origine canadienne. Son père est né, dit on, à l'Ardoise, comté de Richmond, N. E.

Quant à l'amiral Dewey, il est d'origine française.

L'armée américaine est composée pour les *deux tiers* d'anglais, de canadiens et de français. Ce sont ceux-ci que l'on met aux postes de péril et d'honneur.

Voilà une nouvelle preuve que les races latines valent bien les races saxonnes. Malgré les efforts des Yankees pour cacher la vérité, on découvrira peu à peu que ce qu'il a de meilleur chez eux c'est ce qui vient d'ailleurs.

Ce qu'il y a de certain c'est que ce ne sont pas les jingoes, auteurs responsables de la guerre, qui ont pris les armes pour défendre leur patrie. C'est bien plus commode de crier, d'exciter, de faire battre les autres..... et d'empocher les bénéfiques.

BOURSE DES SAINTS ANGES.

Cette prime consiste en une bourse de collége de \$ 70.00 par année, pendant 7 ans, en faveur d'un aspirant, **bona fide**, au sacerdoce.

Elle sera tirée au sort entre **les prêtres**, qui nous envoient des abonnements, aussitôt qu'il y aura 700 abonnements d'un an, **payés**.

AUTRE PRIME.

On nous dit de différents côtés : La prime que vous donnez sous forme de bourse n'encourage que le clergé à travailler à répandre la " Famille Chrétienne. " Bien des personnes, surtout des maîtresses d'école, deviendraient d'excellentes zélatrices si elles avaient un petit encouragement.

Nous reconnaissons toute la justesse de cette remarque, et tout en maintenant la " bourse des Sts Anges, " nous ferons un nouveau sacrifice.

Voici ce que nous offrons aux personnes qui veulent être zélatrices.

Chaque *nouvel* abonnement envoyé par une zélatrice recevra un billet pour le tirage d'une prime consistant en morceaux de musique, cantiques ou opérettes.

On tirera une prime par 10 abonnements, de sorte qu'une zélatrice qui enverra 10 abonnements à la fois, n'aura pas besoin d'attendre le tirage au sort et choisira sa prime immédiatement, c'est-à-dire une série entière, telle que ci-après.

Série No 1

Musique Religieuse.

Tu sais bien que je t'aime.	Duo à l'Eucharistie.	—	0, 40
Viens!	" " "	—	0, 50
L'hostie de Noel.	— — —	—	0, 40
Cœur Sacré de Jésus.	— — —	—	0, 40
Reine et Mère.	— — —	—	0, 50
Au ciel.	— — —	—	0, 40
Le lis de St Joseph.	— — —	—	0, 40
			3, 00

Série No 2

Il est venu.	— — —	0, 40
Il faut qu'il règne.	— — —	0, 40
Noel, Noel.	— — —	0, 40
serment au Sacré-Cœur.	— — —	0, 40
Ton Cœur de Mère.	— — —	0, 40
C'est un serment.	— — —	0, 40

Soldat vaillant.	—	—	—	0,40
				<hr/> 2,80

Série 21

Opérettes pour garçons

La galette de grand'mère	—	—	0,65
Le renard et la cigogne.	—	—	0,90
La petite guerre.	—	—	0,65
La vengeance de maître Herbette.	—	—	0,75
			<hr/> 2,95

Série 41


Opérettes pour filles.

La galette de grand'mère.	—	—	0,65
Fleurs et abeilles.	—	—	0,90
Un Thé chez Madame Grispoil.	—	—	0,65
Le renard et la cigogne.	—	—	0,90
			<hr/> 3,10

VIE DE SAINTE MARGUERITE DE CORTONE.
*d'après le R. P. Léopold de Chérancé.**(suite et fin)*

CHAPITRE X

Derniers instants et mort de Marguerite. — Ses obsèques.

ERS la fin de l'année 1296, le Père Bevegnati, que le chapitre provincial de 1290 avait envoyé à Sienne, revint à Cortone, ainsi que Marguerite le lui avait prédit. Dieu ménageait cette joie à l'un et à l'autre : — au Franciscain, afin qu'il pût soutenir dans la lutte suprême celle dont il avait protégé les premiers pas dans la voie du retour, se convaincre par ses propres yeux qu'il ne s'était pas trompé dans la direction qu'il lui avait imprimée et laisser à l'histoire un témoignage d'une valeur irrécusable ; — à la Sainte, afin qu'elle reçût les encouragements et les consolations dont a besoin toute âme à l'heure décisive d'où dépend une éternité. Percluse de rhumatismes, atteinte de cruelles névralgies, consumée par la fièvre, la pauvre recluse était visiblement sur son déclin ; mais, à l'inverse de l'astre du jour, qui embrase l'horizon de ses feux mourants

et semble ne quitter qu'à regret notre hémisphère, elle avait hâte d'achever sa carrière ; elle désirait mourir. Chez elle, ce n'était pas crainte des souffrances ; car elle répétait sans relâche : Je suis prête, Seigneur, à souffrir les tribulations les plus cruelles pour l'honneur de votre nom. La douceur de votre amour me rend tout facile à supporter. " Elle obéissait à des sentiments meilleurs : la crainte de perdre son Dieu par le péché, et par-dessus tout une sainte impatience de jouir de sa présence et de ses promesses. Ces sentiments se retrouvent chez tous les Saints. L'Époux céleste les appelle en les blessant, et il les blesse, en les appelant, de cette blessure que laisse au cœur l'amour non satisfait. La plaie faite au cœur de Marguerite était d'autant plus profonde, qu'elle aimait davantage. De là, ses irrésistibles et continuel élan vers Dieu ; de là, cette nostalgie du ciel que nous avons remarquée chez elle. Jamais exilé ne soupira après la patrie avec autant d'ardeur qu'elle soupirait après la Jérusalem céleste. Que de fois ne dut-elle pas emprunter aux Juifs emmenés en captivité à Babylone ces accents inimitables qui égalent la plainte à la douleur !

" Nous nous sommes assis aux bords du fleuve de Babylone, nous avons suspendu nos harpes aux saules, et nous avons pleuré, au seul souvenir de Sion ; et lorsque nos vainqueurs nous ont invités à chanter les cantiques de Sion, nous leur avons répondu : — Comment pourrions-nous chanter le cantique du Seigneur sur la terre étrangère ? — Que j'oublie ma main droite et que ma langue s'attache à mon palais, si jamais je t'oublie, ô Jérusalem, et si je ne te mets pas toujours en tête de mes cantiques de réjouissance ! "

L'Époux immortel se laissa toucher par des plaintes uniquement inspirées par l'amour, et le 3 janvier 1297 il chargea l'ange gardien de l'humble recluse de lui porter le message si ardemment désiré : " Sèche tes larmes, ô Marguerite ; la fin de ton exil approche. Le 22 du mois de février, aux premières lueurs de l'aurore, tu prendras ton essor vers le séjour des élus, où la divine miséricorde te réserve une place d'honneur. " A ces mots, Marguerite tressaillit d'allégresse et de crainte ; d'allégresse, parce que, les cieux allaient s'ouvrir pour elle ; de crainte, parce que, sachant qu'elle n'y méritait pas une place d'honneur, elle avait peur d'avoir été trompée par le démon. Le Sauveur daigna lui apparaître et la tirer de ses inquiétudes : " Sache, ma fille, que toutes les prédictions de ton ange gardien s'accompliront. L'auguste Vierge Marie, ton séraphique Père saint François, sainte Marie-Madeleine et toute la cour céleste me supplient de hâter le jour de ton entrée dans le paradis, et j'ai résolu de les exaucer. — Merci, mon Dieu ! s'écria-t-elle dans l'enivrement de son bonheur. Moins j'ai de droits à vos

bienfaits, plus vous en avez à ma reconnaissance. Que je meure à l'heure et de la manière qu'il vous plaira, pourvu que je meure pour l'amour de vous qui êtes mort pour l'amour de moi." Et ses lèvres entonnèrent le cantique de la délivrance.

Elle était encore sous l'impression de l'heureuse nouvelle, lorsque le démon s'approcha d'elle à son tour pour tenter un suprême assaut. Il exagéra la gravité de ses fautes, lui suggéra la pensée qu'elle n'en avait jamais eu une contrition suffisante, s'écria d'une voix triomphante, comme fait un général sûr de la victoire: "Tu es à moi!" puis disparut, laissant la pauvre recluse dans un grand trouble. Dom Badia, qui était à ses côtés, la rassura. Survint ensuite le Père Bevegnati, qui l'exhorta à se jeter avec une entière confiance dans les bras de l'infinie miséricorde du Seigneur, et lui promit non-seulement de l'assister de ses conseils, mais de lui apporter chaque matin le Pain des forts, jusqu'à ce qu'elle eût cueilli les palmes d'un triomphe inamissible. Alors Marguerite recouvra la paix pour ne plus la perdre; elle oublia la terre pour ne plus penser qu'au ciel et se préparer à paraître sans tache au tribunal du souverain Juge.

Du 5 au 22 février, sa vie nous présente un spectacle rare même dans la vie des Saints. Pendant ces dix-sept jours, elle ne put prendre aucune nourriture, à l'exception de la sainte Eucharistie. Malgré ce long jeûne, son intelligence était plus libre, ses discours plus célestes que jamais; c'était une lampe qui, avant de s'éteindre, projetait une plus vive clarté. Toute la ville voulut contempler la vénérable malade sur son lit de sarments; les Frères Mineurs et les Tertiaires, les seigneurs et le peuple montraient un égal empressement. Au premier rang étaient les Moscardi et les Casali. Pour chacun, elle avait un de ces mots du cœur qui ne s'effacent jamais de la mémoire. A ses bienfaiteurs, elle adressait les plus chaleureux remerciements: aux Tertiaires, elle recommandait la patience et la résignation dans les croix; aux principaux seigneurs, cette concorde et cette bonne harmonie qui font fleurir les Etats. A tous, elle disait avec un sourire angélique: "La voix du salut est facile: il suffit d'aimer." De temps à autre, elle se tournait vers le Père Bevegnati, pour réclamer de lui la nourriture de son intelligence; "Père, lui disait-elle d'une voix presque éteinte, ouvrez-moi les trésors des pages sacrées, parlez-moi de Dieu, parlez-moi de Jésus. La Sainte Ecriture est une lumière pour mon esprit, une force pour ma volonté, un mélodieux concert pour mes oreilles, une liqueur enivrante pour mon âme, qui oublie alors les souffrances de ce pauvre corps,"

Le 21 février au soir, le Père Bevegnati lui administra l'Extrême-Onction. Elle reçut ce sacrement avec de grands sentiments de piété, fit les

plus touchants adieux aux Frères Mineurs et aux Sœurs du Tiers-Ordre, leur demanda pardon pour tous les scandales de sa jeunesse et de son âge mûr, et les pria de joindre leurs actions de grâces aux siennes pour bénir Dieu de ses infinies miséricordes. Elle passa toute la nuit dans une suave contemplation. Enfin, le lendemain matin, 22 février, jour désiré, jour béni où l'Époux la conviait aux noces éternelles, elle fit ses préparatifs. On lui apporta le saint Viatique ; elle adora dans ses anéantissements Celui qu'elle allait bientôt contempler dans la splendeur de sa gloire, et aux premières lueurs de l'aurore, selon la prédiction de l'ange, elle rendit son âme à Dieu dans un suprême élan d'amour. Elle avait cinquante ans ; elle en avait passé près de la moitié à Cortone, dans les larmes de la pénitence et les effusions de la charité.

Au moment où elle expirait, un vénérable serviteur de Dieu, un grand contemplatif de Città di Castello, vit son âme s'élever vers le firmament sous la forme d'un globe de feu, au milieu d'une nombreuse escorte d'âmes délivrées du Purgatoire par la vertu de ses suffrages, et, dans son admiration, il la salua du titre de *nouvelle Marie-Madeleine* ; titre qu'a ratifié la voix du peuple et qu'a consacré l'autorité pontificale,

Le bruit de sa mort, dont elle avait prédit avec tant de précision le jour et l'heure, se répandit avec la rapidité de l'éclair dans toute la ville, et y causa un émoi que notre époque matérialiste ne comprend plus. Dans ces temps de foi, qui savaient regarder au delà de la tombe, le trépas d'un saint était un événement, et sa dépouille mortelle un trésor inappréciable. Aussi les habitants de Cortone se hâtèrent-ils de gravir les pentes de la montagne et de visiter, ou plutôt de vénérer le corps de la défunte. Il était étendu sur une claie et recouvert de la tunique du Tiers-Ordre. L'âme en partant, lui avait laissé quelque chose de sa beauté ; le visage avait la fraîcheur de la jeunesse ; des lèvres s'échappait un sourire angélique, et de tous les membres une odeur suave, comme du vase d'albâtre brisé s'échappe le parfum qu'il contenait. Tous les assistants respirèrent avec délices ces émanations balsamiques, qui n'avaient rien de commun avec celles de la terre ; ils conclurent de là qu'elles étaient l'indice d'une éminente sainteté. Bientôt l'allégresse qui remplissait tous les cœurs fit explosion. Les uns racontaient les miracles opérés en leur faveur ou les extases dont ils avaient été les témoins ; les autres, comment la Sainte leur avait dévoilé tous les secrets de leur conscience ; d'autres enfin, comment elle les avait édifiés par l'héroïsme de sa pénitence ou par les séraphiques ardeurs de sa charité. Ce fut comme une béatification anticipée, votée par acclamation.

A cette époque, le droit chrétien et les pensées de foi régissaient encore les républiques d'Italie. " La voix du peuple, c'est la voix de Dieu ", pensèrent les magistrats de Cortone, réunis pour délibérer sur la question des funérailles de la recluse. Et, sans préjuger en rien la question de sainteté, ils décidèrent à l'unanimité qu'en reconnaissance des services rendus à la ville par *l'ange de la paix et la mère des orphelins*, on lui rendrait les plus grands honneurs : " Son corps serait parfumé d'aromates, revêtu de pourpre et d'étoffes précieuses, transporté à l'église au milieu d'un cortège formé du clergé, tant séculier que régulier, du podestat et des membres du Grand Conseil, et, après un service solennel, déposé dans un sépulcre neuf. " Le peuple applaudit à cette ordonnance ; mais il en retarda l'exécution pour un motif de piété : il ne pouvait se séparer d'une dépouille qu'il considérait déjà comme une relique et qui lui apportait quelque chose des parfums du paradis.

Enfin, les obsèques eurent lieu, non avec l'aspect des cérémonies funèbres ordinaires, mais plutôt avec l'éclat d'un triomphe et au milieu d'un concours immense. Après la messe, le précieux dépôt fut solennellement transféré dans cet oratoire de Saint-Basile que la Sainte avait restauré, et fut renfermé dans un cercueil de fer qu'on scella dans la muraille et que protégeait une grille ouvragée. Il était ainsi exposé à la vénération publique, avant que le Siège apostolique se fût prononcé ; mais aucune loi ecclésiastique n'interdisait alors ses démonstrations de la foi et de la piété populaires.

Les Moscardi durent alors se réjouir d'avoir accueilli sous leur toit l'exilée de Laviano, la pécheresse de Montepulciano ; et Hugues Casali vint avec bonheur prosterner ses cheveux blancs sur la tombe de celle dont il s'était invariablement montré l'admirateur et l'appui.

De nombreux miracles s'opérèrent au tombeau de sainte Marguerite.

Pour celui qui a renfermé tout son bonheur dans l'étroit horizon de ce monde, la mort n'est pas seulement un malheur ; c'est une catastrophe irréparable, qui le jette en face de l'inconnu, de l'infini. Puissance, honneurs, plaisirs, tout vient s'engloutir dans les ténèbres du tombeau. Il n'en est pas de même pour ceux qui ont placé leurs espérances au delà des rivages terrestres et fixé leur ancre au ciel ; pour eux, la tombe commence une vie nouvelle, une vie glorieuse, dont la première contient le germe. Leur sépulture devient un foyer de grâces et d'action surnaturelle, qui tendent à prouver que leur âme s'abreuve aux sources même de la vie. C'est ce que nous observons dans l'histoire posthume de la pénitente de Cortone.

A peine a-t-elle rendu le dernier soupir, que les prodiges éclatent sur sa tombe : résurrection des morts, guérisons instantanées, délivrance des

captifs ou des matelots en péril de mer, autant de bienfaits, autant de phénomènes visibles qui dépassent évidemment les forces de la nature. Il appartenait aux contemporains, aux témoins oculaires, de soumettre ces faits à l'investigation scientifique et d'en certifier l'existence pour l'édification de la postérité, et c'est ce qu'on fait successivement le Père Bevegnati, le cardinal Orsini, légat apostolique, les évêques et les médecins chargés de l'enquête juridique. Mais il était réservé au Saint-Siège de prononcer sur la réalité du surnaturel divin, et il a, en effet, dans le procès de canonisation, porté son jugement sur plusieurs de ces phénomènes.

Relater tous ces miracles serait long et monotone ; nous préférons choisir les plus frappants, pour en composer un bouquet mystique que nous déposerons sur l'autel de la Sainte.

Les habitants de Cortone avaient adopté comme leur concitoyenne l'exilée de Laviano ; après sa mort, ils l'honorèrent d'un culte spécial de confiance et d'invocation : ils eurent la première part, et aussi la plus considérable, à ses bienfaits, et l'un de ses historiens affirme que " la Bienheureuse Marguerite montra encore plus d'empressement à les protéger et à les secourir, qu'ils n'en montrèrent à l'invoquer dans leurs besoins, semblable à une mère pleine de tendresse qui rend à ses enfants beaucoup plus de caresses qu'elle n'en reçoit. " Ici, c'est un enfant de cinq ans, nommé Barthélemy, qui est broyé par la roue d'un moulin ; la mère éplorée, mais pleine de cette foi qui transporte les montagnes, fait vœu de se rendre en pèlerinage au tombeau de la Sainte, et l'enfant se relève aussitôt, parfaitement guéri et ne portant aucune trace de fracture. Là, c'est un robuste montagnard qu'emporte en peu de jours un mal implacable et qu'on a déjà déposé sur le brancard funéraire, lorsque sa mère, se rappelant la résurrection du fils de la veuve de Naïm, implore le même miracle par l'intercession de la vénérable Pénitente. Sa prière est exaucée sur-le-champ, et le jeune homme, rendu à la vie, déclare hautement qu'il doit sa résurrection au crédit dont la Bienheureuse jouit auprès de Dieu.

.....
 DIRECTEUR: A. L. MANGIN, PRÊTRE,

A MASSON, COMTE LABELLE, QUE.

PAGES ET MENESTRELS. Opérette,90
L'ATELIER DE MAITRE ELOI. Opérette,75
LES VIEUX GROGNARDS. Opérette-bouffe,75

Pour Jeunes Filles.

LE FLAGEOLET MAGIQUE. Folichonnerie enfantine,65
UN THE CHEZ MME GRISPOIL. Opérette-bouffe,65
BROUILLEES A MORT. Opérette-bouffe,75
LES FILLES D'HONNEUR DE MARIE STUART AU LOUVRE. Opérette,75
LA VENGEANCE DE FFF ODETTE. Opérette-Féerie,75

OPUSCULES DE PROPAGANDE.

Les articles marqués en italique existent aussi en anglais.

La Voie Douloureuse.

Le Prêtre.

Salut, O Mère de Miséricorde.

Réparation.

Bouquets spirituels aux âmes du Purgatoire.

La Sainte Messe.

Il règnera par son divin Cœur! D'après les révélations de la
B. Marguerite Marie.

Le prix est le même pour tous les opuscules ci-dessus, c'est-à-dire : 2 centins pour un, — \$ 1.50 le cent.

Ajouter pour frais de poste : 1 centin par 5 opuscules.



Feuillets à 12 centins le cent, — \$ 1.00 le mille.

Souvenez-vous. — Un Vrai Trésor. — Mystères du St Rosaire. — Petit Evangile du St Nom de Jésus. — *Brefs de St Antoine, sur papier.* — Litanies de la Résignation.


Brefs de St Antoine, sur toile, doubles, avec le petit Evangile à l'intérieur. 3 cents chacun. — \$ 2.00 le cent.



La Famille Chrétienne

paraît chaque semaine \$ 1.00 par année, payable d'avance.

MASSON, CTÉ. LABELLE, P., Q.



Vieux Timbres-Poste.

Voulez-vous faire une bonne œuvre à peu de frais et contribuer au culte eucharistique? Mettez de côté tous les timbres-poste que vous recevez; cherchez dans vos vieux papiers les enveloppes portant encore des timbres; demandez à vos parents et amis d'en faire autant et de vous remettre ce qu'ils auront ramassé. Puis, quand vous en aurez une certaine quantité, envoyez tout cela par la poste à l'IMPRIMERIE JEANNE D'ARC, à MASSON, COMTÉ LABELLE, P. Q.

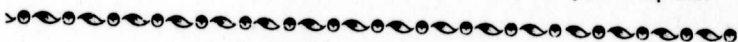
Le produit de la vente de ces timbres-poste sera employé exclusivement **au culte eucharistique**. Ces petits morceaux de papier se transformeront en ornements, luminaire et objets du culte, et prieront pour vous.

Pour rendre cette offrande plus méritoire encore, faites la convention avec Celui qui est prisonnier par amour pour vous dans le tabernacle, que chaque fois que vous prendrez la peine de recueillir un timbre-poste, ce sera par amour pour lui. Vous ferez ainsi autant d'actes d'amour de Dieu, en action.

N. B. Ne détachez pas de leurs enveloppes les timbres datant de plusieurs années; ils ont plus de valeur ainsi.

Pour les timbres les plus récents, vous pouvez les séparer de l'enveloppe mais en laissant un morceau suffisant pour ne pas endommager la dentelure du timbre.

L'Imprimerie Jeanne d'Arc met en loterie le 4 octobre prochain un objet d'une valeur de \$ 25.00. Toute personne envoyant de vieux timbres-poste avec son adresse, sera inscrite pour un billet de loterie. Il ne sera cependant accusé réception que des envois assez considérables à moins que l'envoyeur n'ajoute un timbre neuf pour la réponse.



A VENDRE A L'IMPRIMERIE JEANNE D'ARC.

Le SCAPULAIRE de N.-D. du MONT-CARMEL.

SUIVI DE QUELQUES CONSIDÉRATIONS
SUR LA COMMUNION DES SAINTS ET SUR LA DIME.

Par

J. T. SAVARIA,

Chanoine honoraire de la cathédrale de Montréal.

Prix : broché 40 centins, relié 50 et 60 centins. Frais de port en plus.